
Paix es-tu là?

Shlomo Elbaz

*"A celle qui n'en finit pas..."**
Michel Deguy

Cette paix nous fuit. Elle joue à cache-cache avec nous. Elle se joue de nous. Jeu cruel, mortifère. *"Cette paix nous tue!"*. Ce cri démagogique de la droite israélienne prend tout son sens littéral. L'horreur semée par les kamikazes version islamique semble avoir atteint son comble avec les attentats de mars 1996.

Oui, la paix nous fuit. Plus on croit s'en approcher, plus elle s'éloigne. Qu'il est loin ce jour du 13 septembre 1993, cet instant inouï qui a vu la reconnaissance mutuelle des deux frères ennemis, concrétisée par l'historique poignée de mains Rabin-Arafat! L'euphorie a, hélas, cédé la place au désenchantement, au scepticisme. La paix est véritablement en danger. Elle subit les assauts conjugués des extrémistes des deux bords, objectivement ligüés pour la saborder. Moins de trois ans après Oslo, les plus optimistes commencent à douter.

Certains des détracteurs du processus de paix y voient un marché de dupes, d'autres un guet-apens, voire tout simplement une capitulation (et ce, des deux côtés de la barrière). Or, le fait que les franges des deux camps se déchaînent contre lui avec une égale furie — attentats de plus en plus meurtriers, jusque et y compris l'assassinat de Rabin, et manifestations de plus en plus véhémentes se succédant avec une précision d'horloge — n'indiquerait-il pas que nous sommes malgré tout sur la bonne voie, la voie médiane? que le mouvement est désormais irréversible et que les cartes désespérées de ses ennemis sont peut-être le signe que ceux-ci jouent leur dernière carte? Mais qui peut nous le garantir?

Eté 1996

La paix au Moyen-Orient tient du pari. Pari osé, périlleux. Comme pour tout pari, il faut mettre toutes les chances de son côté et payer le prix. Or, on a beaucoup misé sur, beaucoup investi dans la politique. C'est normal, indispensable, incontournable. On essaie également, et à juste titre, d'investir (encore insuffisamment) dans l'économie, les projets communs de coopération étant censés créer une telle interdépendance qu'une nouvelle confrontation deviendrait impossible, les intérêts de chacun prenant le pas sur l'hostilité et le radicalisme. Mais a-t-on suffisamment investi dans le culturel? Telle est la question qui se pose actuellement avec de plus en plus d'acuité.

On parle de "processus", terme neutre, peu mobilisant, alors qu'il faudrait parler de guerre, guerre sans merci pour la paix, la tolérance, la coexistence. Guerre commune des Israéliens et des Palestiniens contre les fanatiques, les illuminés, les suicidaires, les messianistes, les apocalyptiques, bref contre tous ceux qui font de la mort une valeur, n'hésitant pas à tuer la paix, à tuer la vie ici-bas au nom d'un au-delà transcendant.

Toutefois un tel combat devrait être mené par d'autres voies que celles de la violence, de l'exclusion, lesquelles, de toute façon, se sont toujours révélées inefficaces, à longue échéance, en pareil cas. Une nouvelle approche s'impose: la lutte contre les extrémistes devrait comporter, avant tout, une analyse lucide des raisons profondes qui poussent certains à tuer et à mourir au nom de "valeurs suprêmes". Ces raisons sont multiples et englobent aussi bien des facteurs idéologiques, politiques et économiques que religieux et mythiques.

Cet Orient où le mythe est nul

La dimension culturelle est celle qui semble avoir été la plus négligée. Les politiciens ne prennent guère en considération les systèmes de valeurs, les modes de pensée, les symboles et les mythes qui inspirent et déterminent les comportements des peuples de la région, plus spécifiquement le monde arabo-islamique et la population juive d'Israël. Issus de la même foi monothéiste abrahamique, judaïsme, christianisme et islamisme ont créé chacun une mythologie, un rituel, une eschatologie, fondés sur des assises en partie historiques et ethniques, mais aussi et surtout idéologiques et mystiques. Le pragmatisme et la rationalité qui caractérisent toute politique réaliste butent contre le mur de la foi, des rites, des fantasmes, en un mot, de l'irrationalité.

On ne peut faire l'économie des facteurs irrationnels qui ont des racines profondes dans l'"âme" des peuples mais qui, il faut bien le reconnaître, tirent aussi leur force des carences socio-économiques dont souffrent les masses défavorisées. Entre le volet mythique et le volet sociologique, il y a une dangereuse interdépendance qu'il faut à tout prix neutraliser en accordant à l'économie l'attention qu'il mérite, sans minimiser toutefois la portée considérable que les croyances, assorties de leurs rituels et de leurs gestuelles, jouent dans la psychologie des peuples

de la région.

Du côté israélien, les mythes anciens et toujours vivaces de la Terre Promise, des temps messianiques, qui ont trouvé une traduction laïque dans l'idéologie du sionisme politique, s'opposent à la réduction de l'utopie, à un simple problème de *realpolitik*, à un arrangement pragmatique (qui plus est, mutile et dénature la "Patrie ancestrale"). Ajoutez à cela les psychoses et fantasmes liés à l'antisémitisme millénaire, au long martyrologe juif porté à son paroxysme par le cataclysme de la *Shoa*, et vous aurez sur les bras un mélange détonant défiant toute analyse rationnelle.

Du côté palestinien, et plus généralement arabo-islamique, le souvenir des temps glorieux de l'Islam, les rêves de restauration du grand Empire arabe et, surtout, le lien mythique entre le prophète Mohamed et la montagne sacrée de Moriah, confèrent à la situation conflictuelle d'aujourd'hui une charge explosive sans pareille.

Oui, l'irrationnel domine dans cette partie du monde, le mythe est roi en cet Orient qui a vu tant de prophètes, vrais et faux, sous un ciel dont la clarté n'excluait en rien les mystères, les arcanes, la spiritualité débridée jusqu'à la folie. Le soleil méditerranéen a été capable d'induire aussi bien le rationalisme aristotélicien que la furie dionysiaque, aussi bien les lois et principes d'une éthique équilibrée (inaugurée par le judaïsme, adoptée et adaptée par le christianisme et l'islam) que les déchaînements les plus fous d'un intégrisme implacable se disant investi d'une mission divine et s'autorisant à envoyer à la mort de jeunes *desperados* soigneusement conditionnés.

Autant dire qu'une paix véritable et durable n'est pas seulement l'affaire des politiciens; elle dépend étroitement des faits de société et de culture, de la mémoire collective, des mythes fondateurs, aussi bien sous leur forme archaïque que transposés et adaptés aux contextes et aux besoins actuels.

Après la reconnaissance, la connaissance

La mémoire du passé, le poids de la transcendance, les rêves eschatologiques s'infiltrant ainsi dans la trame de la réalité quotidienne, perturbent toute analyse qui se veut lucide et faussent les pronostics des dirigeants, des politologues et des idéologues. La connaissance de ces facteurs, dont les politiciens n'ont cure, s'avère indispensable. L'ignorance de l'Autre, de son identité profonde, de sa culture, de ses aspirations, est source d'incompréhension, de malentendus, d'intolérance, d'intransigeance.

A Oslo, à Washington et dans les autres rencontres qui ont suivi, les représentants des deux parties en conflit ont franchi le seuil de la *reconnaissance*, ce qui est énorme, mais ils sont encore loin du seuil de la *connaissance* de l'autre.

Eté 1996

Le premier pas en vue de cette connaissance mutuelle, c'est pour les Israéliens d'assumer pleinement et sans ambages l'espace culturel est-méditerranéen, disons le mot: *levantin*, où les a ramené leur révolution sioniste précisément. Celle-ci, européenne d'inspiration et de conception (émergence de l'Etat-nation au XIII^{ème} siècle), constituait cependant dans son essence et ses références historiques et culturelles, un *retour* en Orient, berceau de la civilisation judaïque et pôle d'attraction messianique même pour les Juifs laïques. Or, ce qui s'est passé, c'est qu'une fois revenus au berceau de leurs origines, les fils prodiges, par une espèce de retournement de leur nostalgie ancestrale, succombèrent au charme d'un Occident idéalisé, placé sur un piédestal de rationalité et de technicité avancée. Devant ce concurrent redoutable, l'Orient, devenu réalité concrète mais démonisée, n'avait aucune chance, d'autant que le conflit territorial envenimait les relations déjà problématiques culturellement, entre les sionistes européens et les habitants arabes établis dans le pays depuis des générations. Même les immigrants "juifs méditerranéens", venus des pays arabes à l'appel de la patrie retrouvée, ont dû renier peu ou prou leurs origines, désireux qu'ils étaient de s'intégrer à la nouvelle réalité israélienne, manquant ainsi l'occasion de devenir un pont entre Israël et ses voisins arabes.

De leur côté, les Arabes, tout particulièrement les Palestiniens, se sont vus relégués, dévalorisés, menacés, et bientôt en sont venus à considérer les Israéliens comme des intrus, sinon comme d'affreux impérialistes ou des néo-Croisés. Ces deux images stéréotypées, symétriques et inversées (le mouvement national palestinien n'est-il pas, à bien des égards, le frère jumeau du mouvement sioniste?) ont reflété et, dans une certaine mesure, induit l'hostilité et approfondi le fossé entre les deux populations.

Cette symétrie envisagée autrement, c'est-à-dire positivement, dans une perspective *sémitique-abrahamique*, et renforcée par les intérêts communs bien compris des deux parties (intérêts économiques en premier, mais aussi nécessité d'endiguer la marée intégriste), devrait conduire à une alliance, un pacte entre Palestiniens et Israéliens qui auront décidé de surmonter leurs allergies et leurs dégoûts stéréotypés et d'amorcer de nouvelles relations, fondées sur la connaissance mutuelle de l'Histoire de chacun, sur le respect de la mémoire et de l'identité culturelle de l'Autre, inaugurant ainsi, qui sait, une nouvelle ère au Moyen-Orient. Ce serait comme la version moderne de la vision prophétique et éthique commune, plus ou moins, aux messages bibliques et coraniques.

Frères siamois également traumatisés

Un des artisans de l'accord d'Oslo, le Norvégien M. Larsen a, au cours d'une interview récente, traité les deux peuples, palestinien et israélien, de "frères siamois", ajoutant: "*Ils s'en tireront ensemble ou périront ensemble. Ils sont enchaînés l'un à l'autre, pour le meilleur et pour le pire. Il n'y aura pas de victoire de l'un au détriment de l'autre.*"

Comme en dehors de cette image frappante, un écrivain israélien de

renom, Shulamit Hareven, écrira peu de temps après que "le conflit israélo-palestinien est un conflit entre deux traumatismes. Celui du génocide côté israélien, celui de l'exil et de l'expropriation côté palestinien", concluant que la seule issue est la reconnaissance réciproque des deux antagonistes, chacun prenant conscience des angoisses, des fantasmes et des peurs paniques de l'autre: "La route, ingrate et semée d'embûches, qui mène à cet objectif lointain nécessite, selon Shulamit Hareven, une mutation psychologique en profondeur que seul un long processus de mesures créatrices de confiance permettra d'espérer." Espoir que devrait alimenter le recours, intelligent et sélectif, aux facteurs culturels, spirituels et même mythiques dont le Moyen-Orient, et la Méditerranée en général, ont souvent été dans le passé et pourraient redevenir, de nos jours, des vecteurs d'inspiration privilégiés.

Il faut sauver la paix, il faut l'arracher au sortilège des mythes pervertis, aussi bien qu'au piège de l'ultra-nationalisme (que de crimes, ô Etat-Nation, ont été commis en ton nom!). Les mythes, épurés de leurs sources intégristes, les traditions et symboles séculaires, ramenés à leur essence éthique, seraient alors de nature à servir la paix, la tolérance, la coexistence et à induire une fécondation culturelle réciproque, comme ce fut le cas à l'âge d'or judéo-arabe dans l'Espagne médiévale.

Il faut mettre un terme à "celle qui n'en finit pas..." Il faut mettre un terme à la mort.

Chant de paix, chant d'amour

Au lendemain de la guerre des Six Jours, un chant est né en Israël qui, au lieu de célébrer la gloire de la victoire, déplorait la mort et chantait la paix, la vie et l'amour. Il est devenu, par la force des choses et des événements, l'hymne de la paix et le chant de ralliement de ses partisans. Composé il y a près de trente ans (paroles de Yassov Rotblitt, musique de Yaïr Rasenblum), il a connu une nouvelle jeunesse à la mort de Rabin. Celui-ci venait de le chanter avec la foule de la grande manifestation du 4 novembre 1995 à Tel Aviv, quelques minutes avant les trois balles qui ont mis fin à la vie du promoteur de la paix, mais pas au processus de paix lui-même. Les quelques extraits qui suivent illustrent bien les aspirations profondes du camp de la paix israélien et permettent de garder l'espoir en la victoire de la paix:

*Laissez monter le soleil
Laissez poindre l'aurore
La plus pure des prières
Ne nous rendra pas la vie.*

*Celui dont la flamme s'est éteinte
Et qui dans la poussière repose*

Été 1996

*Les larmes les plus amères
Ne nous le rendront guère.*

[...]

*Rien n'y fera
Ni la joie de la victoire
Ni les chants de gloire.*

*Chantons donc ce chant de paix
Chant d'amour et non de guerre
Non en termes implorants
Mais à cris retentissants.*

*Ne dites pas: le jour viendra
Faites-le venir
Car ce n'est plus un rêve,
Que sur les places publiques
Ce chant de paix s'élève!*

Shlomo Elbaz est écrivain.

* *A celui qui n'en finit pas* est le titre d'un recueil récent du poète Michel Degny qui en a lu des extraits au cours d'une soirée poétique tenue à Jérusalem peu après la série d'attentats meurtriers qui ont endeuillé Israël début mars 1996. Les textes du recueil, sous-titré "Thrène", tombaient bien à propos. Le langage poétique, en l'occurrence, parce qu'indirect et sobre, disait l'horreur mieux que toute oraison.

Haydar Abdel Shafi, un démocrate exigeant

Jean-Paul Chagnollaud

Haydar Abdel Shafi est un des responsables politiques palestiniens les plus respectés et les plus écoutés. C'est au moment de la conférence de Madrid où il dirigeait la délégation palestinienne, que le monde entier fit la connaissance de ce gentleman palestinien qui, pour l'occasion, avait choisi de porter un très britannique chapeau melon au lieu du traditionnel keffiyé qu'il porte le plus souvent lorsqu'il est à Gaza. Sa subtilité et son humour tranquille lui avaient permis d'engager de multiples et fructueux dialogues avec la presse internationale qui découvrait soudain un Palestinien qui ne ressemblait guère à l'image classique qu'on s'en faisait habituellement. Ses talents de négociateur furent aussi très largement appréciés et redoutés pendant les vingt-deux mois où il anima les débats à la tête de la délégation.

Agé aujourd'hui de 75 ans, il est l'une des rares personnalités indépendantes à avoir été élu (très facilement) au Conseil législatif palestinien. Il a même souhaité être candidat à la présidence face au candidat officiel Ahmed Qreï alors qu'il savait n'avoir aucune chance, mais il voulait montrer *"qu'il existe d'autres voix dans le Conseil"*. Cela, lui a permis de constater qu'un tiers environ des 88 membres n'étaient pas sur la ligne dominante du Fatah. Et de fait aujourd'hui, il est une des rares personnalités à pouvoir vraiment se faire entendre face à Yasser Arafat et son imposante majorité.

Son enracinement à Gaza est très fort puisqu'il y est né et y a pratiquement toujours vécu. Après des études de médecine à l'université de Beyrouth, il a travaillé à l'hôpital britannique de Jaffa, avant de rentrer, en 1945, pour y exercer son métier de chirurgien à Gaza. Parallèlement à ses activités professionnelles, il s'est dès cette époque engagé dans l'action politique: il fut le président du Conseil législatif de Gaza de 1962

Eté 1996